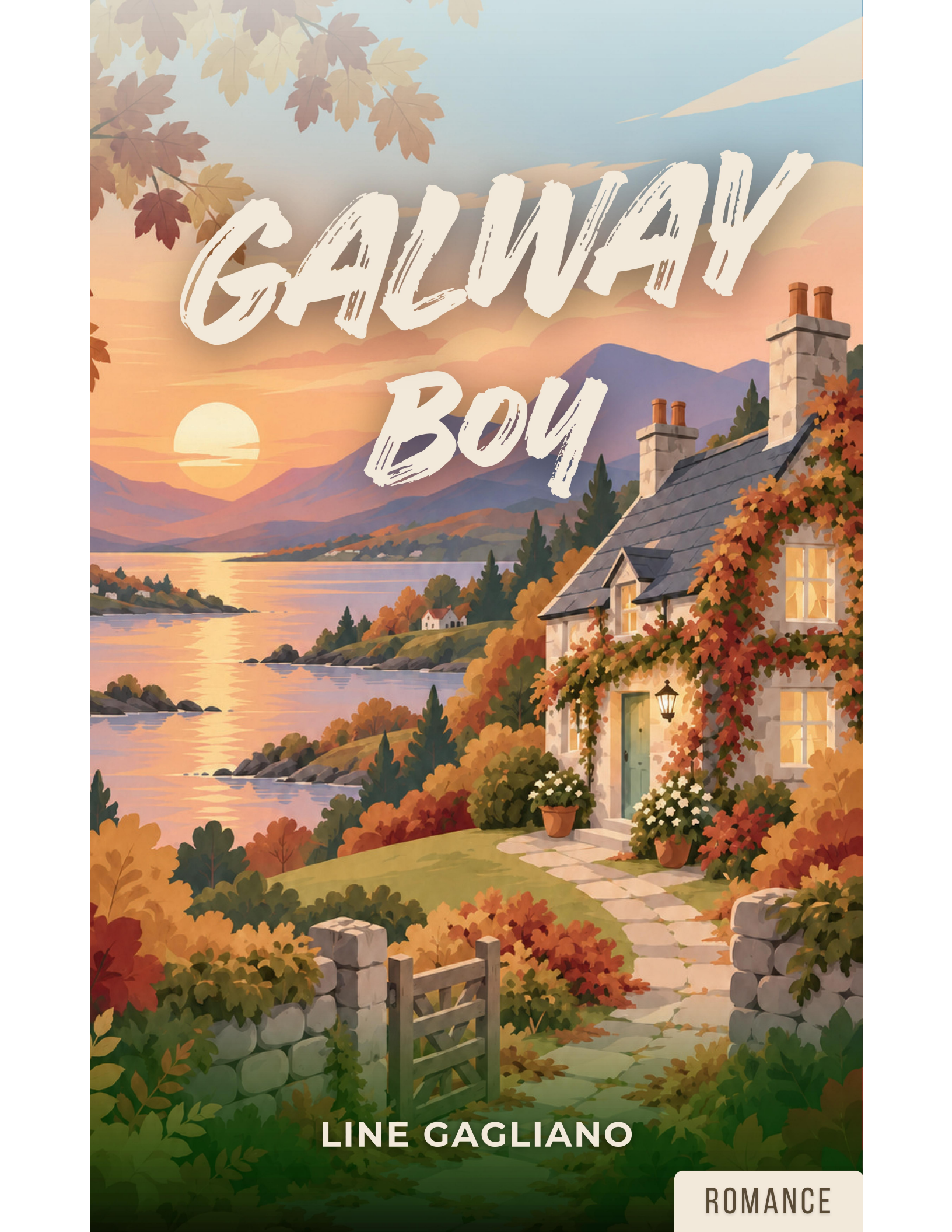




GALWAY BOY

LINE GAGLIANO

ROMANCE

Line Gagliano

Galway boy

© Line Gagliano, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1811-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1

Élise

Gris : mélancolie

Blottie au fond de mon lit, la couette remontée jusqu'au haut de ma tête, j'entends de façon vague et lointaine le bourdonnement du vibreur de mon téléphone qui tente à tout prix de me tirer de mon sommeil. Il insiste, jusqu'à faire trembler ma table de chevet. J'ai beau grogner et pester en me bouchant les oreilles avec mon oreiller, rien n'y fait.

Je suis malheureusement réveillée.

— Tais-toi..., marmonné-je, la tête enfouie sous l'oreiller pour tenter de faire disparaître le bruit.

Raté.

J'étais si bien dans ce rêve que je maudis l'auteur de ces messages matinaux. Alors, je referme les yeux avec une facilité déconcertante, croyant en vain que ça me permettra de replonger dans mon voyage imaginaire.

Encore raté.

Quoi qu'il en soit et même si je ne retourne pas dans ce beau et agréable rêve bien loin de ma vie actuelle, je replonge dans un demi-sommeil, assez fatiguée pour pouvoir le faire, mais pas assez pour me faire oublier ces messages que je viens de recevoir et dont j'ignore tout de l'auteur et du contenu. Mais hier soir, je suis rentrée bien trop tard, encore. Les clients ont élu domicile au restaurant et rentrer chez eux n'était pas une option envisageable. J'ai dû attendre docilement que ces messieurs ivres daignent enfin quitter les lieux, afin de rentrer dans mon petit deux pièces partagé avec ma colocataire, et m'effondrer dans mon lit, sans même prendre la peine de me doucher. J'étais exténuée, lasse d'encaisser autant de mépris et d'impolitesse.

Alors, j'ai besoin de dormir. Parce que je meurs de fatigue, parce que je sais pertinemment que mon prochain service sera identique, et parce que dormir est le seul moyen à ma portée pour m'évader de ce perpétuel cauchemar qu'est devenue ma vie.

Pourtant, à demi consciente, je me rappelle que mon téléphone vibre encore, et que recevoir plusieurs messages à sept heures du matin n'est jamais porteur de bonnes nouvelles. J'ouvre un œil, puis l'autre et, à l'aveugle, je balance un bras maladroit vers la petite table ronde à côté de mon lit pour attraper mon portable. C'est sans compter ma maladresse légendaire qui frappe encore. Et, cette fois,

c'est la lampe de chevet qui se fracasse sur le sol. Au bruit et aux éclats de verre jusqu'au pied de mon lit, je devine avoir réussi à la briser en mille morceaux.

— Oh, non... gémis-je lorsque je découvre le désastre grâce à la lampe torche de mon téléphone. Pas ça.

Armée de mes pantoufles pour ne pas m'entailler les pieds, je m'accroupis pour ramasser un à un les bouts de verre qui traînent par terre.

— Élise, qu'est-ce que c'était ?

Zut.

J'ai réveillé Jade, ma colocataire, qui dormait dans le salon tout près.

Je grimace et balance les bouts de verre sous mon lit à grands coups de pied. Si mon téléphone peut attendre, j'estime que les bouts de verre aussi.

— Euh... commencé-je, hésitante, rien, rien, ne t'inquiète pas !

Elle se contente de grogner à l'autre bout de l'appartement, avant de se rendormir si j'en crois son silence, et je me laisse retomber sur le lit encore chaud derrière moi, avant de rabattre la couette pour oublier ce réveil bien trop matinal. Avec le désastre de ma lampe, j'en ai presque oublié l'histoire de ce maudit téléphone. En faisant attention de ne rien casser, cette fois-ci, je me tourne et l'attrape pour découvrir un message de mon petit ami, Simon. Je ne sais pas... J'ai comme le pressentiment qu'il ne présage rien de bon.

Bien vu, l'artiste.

Sans réfléchir, je me redresse, me tire de mon lit et me dirige droit vers le salon-cuisine où Jade dort. Sans permission, je m'installe dans notre canapé déplié en lit pour les nuits, près d'elle, pendant qu'elle se réveille doucement.

— Qu'est-ce qui se passe ? Tout va bien ? me demande Jade de sa voix matinale après avoir vu ma mine déconfite.

Je pince les lèvres et secoue la tête, la mine déprimée.

— J'ai cassé ma lampe.

Mon amie soupire avant de me tourner le dos.

— Et tu me réveilles pour ça ? T'es sérieuse ?

J'aimerais l'être, oui.

— Et Simon vient de me larguer par texto.

Cette fois, Jade se redresse et m'observe d'un air interrogateur, le sourcil haut sur son front et ses cheveux au carré en bataille. Elle ne parle pas et se contente de me regarder en plissant les yeux. Je sais ce qu'elle fait, en réalité. Elle guette la moindre émotion qui passerait sur mon visage pour déterminer ce que je ressens au plus profond de moi. Raté, mes émotions ne se traduisent pas de cette façon et elle le sait très bien. Elle devra attendre.

Après un bref silence à essayer de me jauger, Jade cède.

— Il t’a rendu service, Élise, se contente-t-elle de dire. C’était un sale type et tu le sais.

Oui, c’est vrai.

Elle a raison. Pourtant, mon ego et ma confiance ne sont pas d’accord. Ils pleurent même à chaudes larmes, se demandant bien pourquoi on aime autant les faire souffrir, eux qui ne sont pas si méchants. Si l’histoire se répète, ils vont tirer leur révérence dans peu de temps. Alors, je ne donnerai pas cher de moi. Bien sûr que Simon n’était pas l’homme de ma vie et que je n’étais pas amoureuse. Il n’était pas non plus celui avec qui j’étais vraiment heureuse ni celui avec qui je voulais construire un avenir solide. Mais il avait l’avantage d’être présent, de soulager mes états d’âme et de me satisfaire quand j’en avais besoin. Et j’estime que ce n’est pas négligeable. De nos jours, c’est mieux qu’espérer, finalement.

Je soupire après une profonde inspiration, blottie contre mon amie qui caresse mes longs cheveux bruns, telle une mère qui console son enfant, dans un geste naturel et réconfortant.

— Je commence à croire que l’amour n’est pas fait pour moi, Jade. Trois ruptures en un an, ça fait beaucoup, non ?

Mon amie hausse les épaules d’un air faussement détaché, le regard vissé au plafond vide et blanc de notre appartement.

— Non, répond-elle d’une voix réconfortante. Je crois juste que tu n’as pas rencontré le bon, encore. Et ce n’est pas grave, puisque nous sommes jeunes, avec toute la vie devant nous.

Son enthousiasme à toute épreuve ne parvient même pas à me réchauffer le cœur. Pourtant, je ne ressens pas une once de tristesse à apprendre que je viens de me faire larguer par texto, car je n’aimais pas Simon. Je suis juste lasse d’échouer dans tout ce que j’entreprends. C’est valable dans tous les domaines. Et ça en devient déprimant.

— Quelle vie, Jade ? Parce que si celle qui m’attend est celle que je vis aujourd’hui, j’en veux pas, tu vois.

Mon amie qui, à l’inverse de moi, a tendance à toujours voir le verre à moitié plein, roule des yeux avant de se hisser de son lit pour allumer notre petite cafetière à filtre, posée dans la cuisine derrière elle.

— Vu la tournure que prend cette conversation de bon matin, on dirait qu’on va avoir besoin de deux grands bols de café.

Je pousse un ricanement nerveux.

— Bonne idée...

Mon amie m'observe avec tendresse, mais je décèle aussi une pointe de déception dans ses yeux. Je sais qu'elle a envie de me secouer et de me dire que tout va bien aller. Je sais aussi qu'elle nous comprend, ma détresse et moi. Même si elle ne me le dira jamais.

— Allez, Élise, grommelle-t-elle, exaspérée, la main posée sur sa hanche. Ce mec t'a rendu service. C'était un con et il te le prouve encore une fois avec ses messages idiots qu'il t'envoie aux aurores, alors que t'es rentrée à deux heures du matin.

Pour faire bonne mesure, elle claque des mains.

— Laisse-le où il est, s'il te plaît, reprend-elle. Il ne te mérite pas. Et puis, franchement, faut avoir un sacré culot pour larguer quelqu'un par texto. Un sacré manque de respect, aussi.

Je hoche la tête, silencieuse et perdue dans mes pensées, qui elles-mêmes ne savent trop où m'emmener. Le silence s'installe entre nous, que le bruit de la cafetière s'efforce de combler, et lorsque je relève les yeux vers Jade dans la cuisine et que je croise son regard malicieux qui m'observe avec attention, je comprends alors qu'une idée émerge dans son esprit.

— Quoi ? lancé-je en marmonnant. À quoi tu penses ?

Jade se met à rire faiblement en secouant la tête de gauche à droite.

— Rien... je me disais juste que... Pourquoi tu ne prendrais pas des vacances loin d'ici ?

Intriguée, j'arque un sourcil pendant que je m'assois en tailleur sur le bord de son lit.

— Des vacances ? répété-je, prête à lui rire au nez dans deux secondes. Ensemble, tu veux dire ?

Mon amie retrousse ses lèvres en faisant non de la tête.

— Non, Élise, me contredit-elle. Des vacances où tu prendrais soin de toi et où tu n'aurais à penser qu'à toi. Quelques jours loin de ton quotidien.

Je me gratte la tête, incertaine.

Jade m'apporte une tasse de café et s'assoit près de moi, le regard inquiet.

— Tu dis sans cesse que t'aimerais te remettre à la peinture et que ça te manque. Alors prends quelques vacances, pars loin d'ici et recentre-toi sur toi-même, juste pour quelques jours, Élise. Prends du temps pour toi, ça devient nécessaire, là.

Je l'écoute parler, pendant que cette folle idée trouve sa place dans mon esprit. Après tout, pourquoi pas ? Je ne suis jamais allée ailleurs qu'à Paris, là où je suis née et là où je vis. Et même si la peur de quitter cette ville me tiraille, le temps

est peut-être venu pour moi de ne plus l'écouter. Pour mieux me retrouver.

— Je vais y réfléchir, je te promets.

Ma colocataire sourit en hochant la tête avec un regard bienveillant et appuyé.

— Tu dois retrouver la paix intérieure, Élise. Il y a trop d'éléments négatifs autour de...

Avant qu'elle ne se lance dans un discours que je n'ai aucune envie d'entendre, j'attrape son coussin en forme de cœur et l'arrête dans son élan en le lui jetant dessus.

— C'est ça, oui.

Contrariée, elle secoue la tête et soupire.

— C'est pour toi que je dis ça, râle-t-elle.

Je ne peux m'empêcher d'esquisser un bref sourire.

— Ouais, je sais.

Plus tard dans la matinée, avant le début du service du midi au restaurant, je sors de la salle de bains, prête et habillée en conséquence. Dans mon élan, je remarque que Jade, installée sur son bureau, dans le coin de la pièce, m'observe du coin de l'œil, cessant un bref instant de taper sur son ordinateur.

— Quoi ? lancé-je, en me figeant vers elle. Pourquoi tu me regardes comme ça ?

Elle hausse les épaules et pivote sur sa chaise de bureau pour me faire face. Elle me regarde un instant, puis pointe son doigt sur moi avec un demi-sourire.

— T'as beau dire le contraire, je sais que ta rupture avec Simon te fait quelque chose.

Dans un réflexe, je baisse la tête sur ma silhouette que Jade montre du doigt et regarde ma tenue choisie avec minutie comme chaque matin. Je sais exactement à quoi elle fait allusion. Et pour cause, aujourd'hui, je ne porte pas de couleur. Simplement une robe grise que j'ai assortie, comme je le fais toujours, à une paire de baskets de la même couleur. Signature de mon style vestimentaire qui ne plaît pas à tout le monde.

— Ce n'est pas ma rupture qui me rend mélancolique, Jade, rétorqué-je, exaspérée. C'est juste ma vie qui ne cesse de se casser la figure.

Jade soupire en plissant les lèvres dans une grimace compatissante. Je sais qu'elle n'aime pas que je parle comme ça, pourtant, c'est vrai. Je ramasse ma troisième rupture en un an. Et aucune ne s'est terminée parce que je l'avais décidé. Je vis dans un trente mètres carrés que je dois partager par manque de moyens. Je n'ai ni le temps ni l'argent pour approfondir la seule passion qui

donne du sens à ma vie, et je sers des cafés toute la journée à des types misogynes qui pensent être les rois du monde et de la finance.

Alors, non.

Ma vie n'est pas forcément celle que je m'étais imaginé vivre. Et j'ignore quoi faire pour y remédier.

Sans attendre, j'attrape mon sac à dos et mon manteau et ouvre la porte d'entrée avant de me tourner vers Jade pour lui envoyer un baiser de la main.

— À ce soir, bosse bien.

Elle me gratifie d'un signe de tête et me sourit avant de lancer :

— Tu n'as pas mis de noir, Élise. Alors il y a encore de l'espoir.

Elle a raison.

En un rien de temps et après un trajet sans encombre, j'arrive à la brasserie parisienne du quartier d'affaires peu avant le service du midi. Comme d'habitude, je n'ai droit qu'au visage impassible de mon patron et au mépris de ma collègue Cassy, qui semble me détester pour une raison que j'ignore. Alors, je m'arme de courage pour ne rien laisser paraître, j'attache mon tablier dans mon dos et me pare de mon plus beau sourire hypocrite.

— Bonjour, tout le monde.

En retour, le silence et le regard mauvais de Cassy vissé sur moi.

— Du gris ? m'envoie-t-elle d'un ton hautain en gloussant sans discrétion. Étaler ses émotions dans la couleur de ses fringues, c'est bizarre, Élise.

Dans un monde idéal où le crime serait permis, j'avancerais vers elle et je la rouerais de coups jusqu'à ce qu'elle meure, ici, gisant dans son sang, au beau milieu de ce restaurant. Là, je serais satisfaite et soulagée. En réalité, et parce que je n'ai aucune envie d'aller en prison pour elle, je lui souris poliment en me disant à quel point cette journée va s'avérer très longue.

— Ferme-la, Cassy, et occupe-toi de tes clients correctement, rétorqué-je en continuant mon chemin. Ça changera.

Elle grommelle des mots inaudibles dans sa barbe et décampe, alors que commence notre service au restaurant. Comme prévu, il ne se passe pas bien. Et je sais que mon humeur massacrate y est pour quelque chose. Cassy s'acharne et m'envoie des regards éloquents que je ne peux ignorer, contrairement à mon patron qui feint de ne pas voir toute cette animosité entre nous.

Oui, les services se suivent et se ressemblent. La clientèle du midi est, de toute évidence, la pire. Composée d'hommes et de femmes d'affaires, pressés et oubliant d'être polis, courtois et aimables. Aujourd'hui, la palme de l'inélégance à la parisienne est décernée à ma dernière table, composée de quatre hommes en

costume-cravate, croyant refaire le monde avec leurs ordinateurs hors de prix posés devant eux. Ceux-là – des habitués – sont méprisables et d’une arrogance que j’ai rarement eu l’occasion de voir au cours de ma vie. Bien sûr, ils sont dans mon rang et c’est moi qui m’y colle.

Devant le bar, je pose les quatre cafés serrés sur le plateau, sous le regard insistant de mon patron.

— N’oublie pas de sourire, Élise, me rappelle-t-il soudain. Avec ton joli minois, ça attire les clients et ça fait vendre.

Je soupire, cache ma colère et apporte les cafés à cette foutue table.

Lorsque j’arrive devant eux, leur conversation s’estompe, le silence se fait et les regards insistants de ces hommes me mettent mal à l’aise. Embarrassée et essayant de me faire la plus discrète possible, je dépose les cafés un à un devant chacun d’eux.

— Merci, ma jolie.

Je me contente d’un hochement de tête poli, avant de tourner les talons, lorsque je sens une grande main se poser sur mes fesses. Ce geste est suivi de plusieurs ricanements qui me glacent le sang. Voyant rouge, submergée par la colère et le dégoût, je me retourne et commence à respirer un peu trop rapidement. Mes doigts se mettent même à trembloter. Je sais que je devrais passer mon chemin et ne plus y penser, mais je n’y arrive plus. Je crois qu’avec le message de Simon ce matin, c’est la fois de trop. Je ne peux plus subir. Je dois agir.

— Qui a fait ça ? demandé-je, essayant de me contenir, bien que je brûle de rage.

Les quatre hommes continuent à rire et ne me prêtent aucune attention : ils ignorent ma question pourtant simple.

— Je répète : qui a fait ça ?

J’ai appuyé mes mots avec un ton sévère qui me surprend moi-même. Cette fois, et sans m’en rendre compte, j’ai élevé la voix et ai attiré l’attention des clients autour de nous et des serveuses qui interrompent leurs gestes pour me regarder, en quête de ragots à se mettre sous la dent. Ils se tournent enfin vers moi, pas si étonnés. Leur sourire a disparu et aucun d’entre eux ne semble vouloir prendre la parole pour assumer son geste. Ou aucun d’entre eux n’a le courage nécessaire.

— Personne ? Très bien.

Poussée par la colère qui ne demande qu’à s’exprimer depuis ce mauvais réveil, j’attrape l’un des verres d’eau sur la table et le renverse sur la tête du